

«Ressac», un livre de Michèle Frank

Wat le 12-4.06

L'autobiographie comme exercice d'une catharsis

Procès-verbal d'une existence tourmentée

PAR GASTON CARRÉ

Qui n'a pratiqué la lecture de ces «faits divers» que l'on consulte d'un œil désinvolte d'abord, et qui peu à peu mobilisent l'attention par la sécheresse même de leur relation, par l'envoûtante filiation des tenants et des aboutissants, comme si leur inexorable enchaînement recelait quelque vérité sur notre commune humanité?

«Ressac», un livre de la peintre Michèle Frank, qui aux côtés de son mari, le sculpteur luxembourgeois René Wiroth, avait déjà donné «L'or et l'argile», ouvrage sur «l'art et le quotidien», est le compte-rendu d'un destin «divers», d'une existence saisie dans le paradoxe de son extraordinaire banalité – l'existence de Michèle Frank, scrutée, sondée et rapportée dans une prose dépourvue d'enluminures et de quolibets, aride comme un procès-verbal, comme si l'auteur s'adonnait à l'inscription de son dossier intime pour le reléguer, ensuite, aux «actes» de sa mémoire.

Dossier banal, distos-nous, ou somme des cala-



L'art à quatre mains: toiles de Michèle Frank et sculptures de René Wiroth dans l'espace de La Galerie. (Photo: Tessa Hansen)



mités qui sont le lot de l'humanité ordinaire: déchirements, ruptures et deuils, dont la sédimentation finit par former une lie, une bourbe dont seule la mise à distance psychologique permettra de désentraver un pied trop lourdement lesté.

Ambivalence de la mère, disparition du père, éloignement d'un frère très – trop – aimé, emprise malfaisante d'un compagnon qui plutôt que d'offrir le bonheur es-

compté vous encombre de son propre mal-être – «cet autre qui m'a mis la peur au ventre, qui s'est nourri de ma joie de vivre et m'a donné en retour son mal d'être»: Michèle Frank établit un bilan sans concession, et le consigne dans un style à la fois placide et emporté, glacé comme un scalpel et brûlant comme une confession – «Ressac» est écrit d'un seul souffle, par une narratrice dont Claude Frisoni, dans sa préface, dit qu'elle écrit «sans calcul et sans trêve, sans modération et sans prudence».

Comme une taupe...

Le récit se déploie d'une traite, en effet, jet d'encre vers le bout de la nuit, droit au plus profond du désespoir, en ces abîmes qu'il faut sonder sans relâche car là seul peut se nicher un possible exit, ce bout-du-tunnel dont la quête est, bien entendu, le moteur existentiel de cette laborieuse catharsis: «Je cherche mon chemin à travers les broussailles des souvenirs, comme une taupe creuse sa galerie dans l'ombre».

La catharsis va-t-elle opérer? «L'angoisse est un grand seuil

sur la mer. Ce n'est pas une particularité temporelle. C'est un état que je m'efforce d'apprivoiser». Et, pour ce faire, pour «apprivoiser» la bête qui la ronge en ses tréfonds, la narratrice veut «apprendre à dire et à me traiter avec bienveillance». D'où, encore, et par-delà la fébrilité de son examen de conscience, la forme volontiers placide de son exposé, ce «constat à l'amiable», sans hystériques épanchements, d'une existence dévastée mais qui jamais ne renonce à une possible épiphanie.

Epiphanie en forme de «happy end»? Michèle Frank ne fera pas montre de cette grossièreté-là, qui eût voué alors aux lectrices d'«Elle» un livre que nous avons reçu d'abord comme «une nouvelle bio, encore une, et encore un livre-confessionnal!», mais qui somme toute vous emporte par sa brûlante lucidité et vous tient en haleine par l'extrême limpidité du style.

Nul «happy end» pour ce récit d'une vie tourmentée donc, mais les prolégomènes d'une romance nouvelle, dans un «mid» neuf, investi «avec l'impression que tout est en ordre». Tout en ordre «pour le moment»...

«Ressac», par Michèle Frank. Aux Editions Thélès, Paris. 15,90 euros. ISBN 2-84776-625-1